

Paris sous la Terreur (Evelyne Lever). Ed. Fayard 2019

Le livre de 330 pages est une bonne synthèse, agréable à lire, de l'histoire de la Terreur en son point central, qui est Paris, sachant qu'elle a aussi sévi en province, par l'intermédiaire des conventionnels en mission, notamment à Lyon et à Nantes.

L'auteur fait commencer la Terreur à la « Journée révolutionnaire » du 20 juin 1792, première tentative des sans-culotte de prendre la Tuileries. La Terreur se transforme en « Grande terreur » avec l'entrée en vigueur de la loi du 22 prairial an II (mai 1794), mais cette période avec une espèce de montée aux extrêmes, dure peu et se termine au 9 thermidor (31 juillet 1794). Au total, donc, la Terreur dure un peu plus de deux ans.

L'auteur décrit bien les deux réalités qui constituent la toile de fond de cette période et qui en expliquent les dérives : la guerre aux frontières et la pénurie à Paris, tandis que le roi a perdu la confiance de beaucoup de citoyens, essentiellement pour quatre raisons :

- la fuite à Varennes un an plus tôt (juin 1791)
- ses relations avec des souverains étrangers
- pour certains secteurs de l'opinion, son utilisation du droit de veto que lui confère la constitution.
- les attaques outrancières et souvent ordurières dont la reine fait l'objet.

Les caractéristiques de cette période sont les suivantes :

1°) La nature très peu structurée du pouvoir de Robespierre, qui repose sur le soutien des sections de quartiers du club des Jacobins et sur celui de la Commune de Paris, qui lui est majoritairement favorable. Il n'y a pas d'appareil de parti. C'est la leçon que tireront les Bolcheviks, Lénine et sa suite, en créant au contraire un parti très structuré.

2°) L'existence, au sein de la Convention, d'une majorité modérée, le Marais, qui fait preuve d'une incroyable faiblesse et lâcheté durant cette période, et qui ne redresse la tête qu'avec le 9 thermidor.

3°) L'engrenage désordres / pénuries alimentaires / pression de la populace parisienne sur la Convention et sur le Comité de Salut public, qui peut expliquer certaines mesures (loi sur le maximum, par exemple), qui entraînent à leur tour une aggravation de la pénurie (les paysans cessant de livrer leur production, dont les prix sont trop faibles).

4°) L'engrenage subversion-répression dans lequel s'est trouvée prise la Convention vis-à-vis de la Vendée ou de soulèvements locaux, comme celui de Lyon ;

5°) L'hystérie collective qui s'est emparée des sans-culotte avec les premières difficultés militaires aux frontières, et qui déclenche la psychose du complot et de la trahison et l'obsession du complot aristocrate, entretenues chez les sans culotte

par les leaders d'opinion (Marat, Hébert, Robespierre, etc.). Pour le coup les révolutionnaires sont des complotistes assumés !

On peut se demander si l'un des moteurs de cette obsession pathologique n'est pas la mauvaise conscience inspirée aux militants et à leurs chefs par les crimes commis.

La psychose de la trahison est le moteur de la Terreur. Ainsi, c'est la crainte d'un imaginaire « complot des prisons » qui viendrait donner un coup de poignard dans le dos à la toute nouvelle République alors que l'invasion étrangère menace qui conduit la populace à massacrer les détenus début septembre 1792.

C'est elle qui permet de faire accepter -voire réclamer- par une fraction de peuple, des mesures toujours plus destructrice de la liberté et de la sûreté. De ce point de vue, la liquidation de la fraction hébertiste est pour le pouvoir une manière de des tirer une balle dans le pied, car Hébert, par l'organe de son journal le père Duchesne, contribuait puissamment à entretenir la psychose et à maintenir la pression sur le peuple.

Si l'on en croit les leaders – et les sans-culotte de Paris les croient- il y a toujours de nouveaux complots, toujours de nouvelles trahisons, et les sans-culotte réclament toujours plus de châtiments pour les traîtres. Cette spirale fait penser à une drogue dont il faut progressivement augmenter la dose. Puis brusquement, avec thermidor, la spirale est rompue et les démons de la paranoïa terroriste s'évanouissent comme à la fin de la danse macabre de Saint-Saëns.

7°) Le fait que dans les dernières semaines avant le 9 thermidor, l'influence de Robespierre commence à décliner dans le peuple. Ce déclin a deux causes :

- l'exécution des dantonistes a troublé beaucoup de partisans de la Montagne, car Danton était une figure populaire, et l'exécution des hébertistes, qui pour la fraction la plus exaltée mais aussi la plus efficace des sans-culotte, était celui qui disait la vérité et parlait au nom du petit peuple. Cette tactique de Robespierre consistant à « couper les deux bouts de l'omelette », comme d'autres plus tard, ne fut pas comprise.

- L'attitude de Robespierre, marchant seul en tête du cortège (à quinze pas en avant, dit-on) de la Convention lors de la fête de l'Être suprême (juin 1794) en a également troublé plus d'un dans le peuple, en donnant l'impression (ou en confirmant la thèse, soutenue par les opposants) d'une aspiration de Robespierre au pouvoir personnel.

C'est sans doute cette amorce de déclin qui explique la facilité avec laquelle Celui-ci et sa coterie furent éliminés lors du 9 thermidor. Il faut ajouter aussi le rôle décisif de la gendarmerie, qui aurait pu faire basculer les choses. Elle obéit aux ordres de la Convention en arrêtant les robespierristes et refusa de les libérer quand les représentants de la Commune de Paris le lui demandèrent.